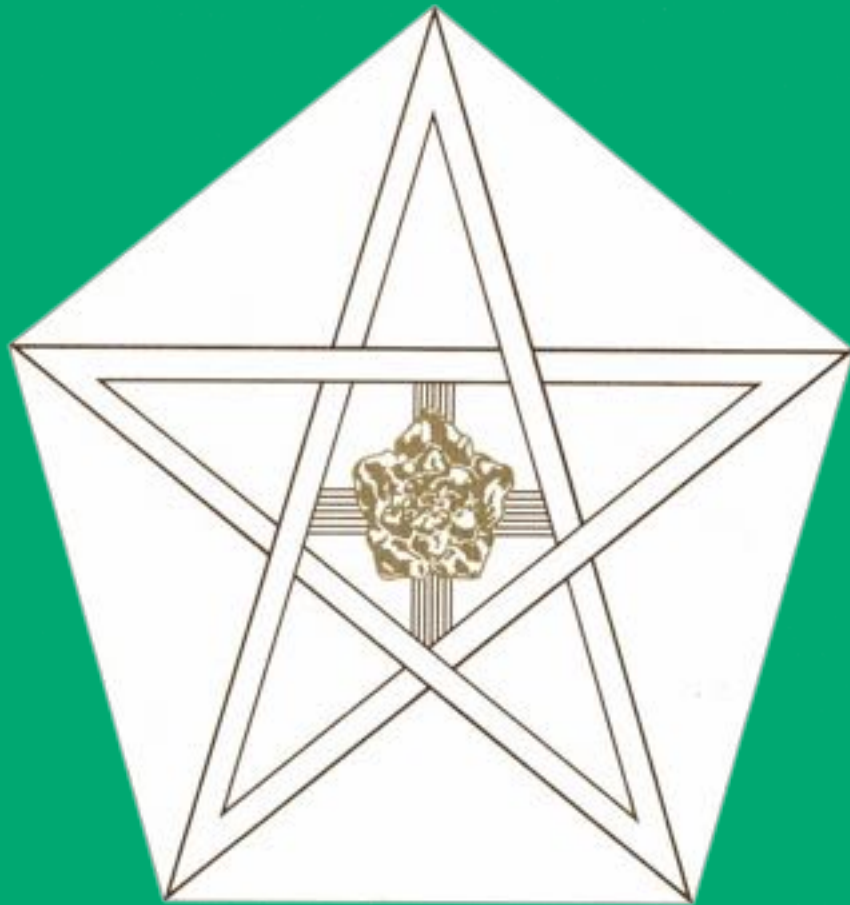




PENTAGRAMME

LECTORIUM
ROSICRUCIANUM

1985

PENTAGRAMME

JUIN — 1985

Sommaire :

L'Édifice de Dieu

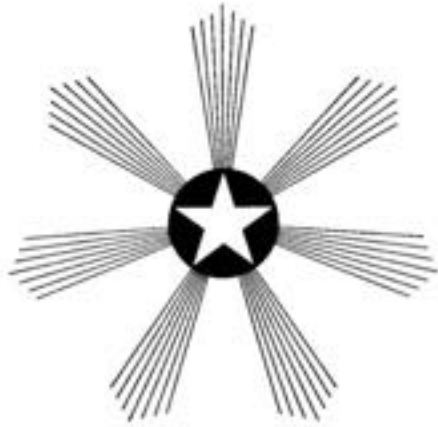
La critique

Asclépios

Les limites de la science

Liberté et responsabilité

Du Champ de travail



L'édifice de Dieu

Un appel retentit d'un autre monde, de la nature originelle, du monde statique divin. C'est un son magique, une vibration lumineuse, qui s'adresse à ce qui est perdu et peut retourner vers le monde divin originel. Nous parlons de l'appel de la Fraternité de la Rose-Croix. D'une manière ou d'une autre, vous avez entendu quelque chose de cet appel, qu'il s'agisse d'une voix intérieure, d'un écrit ou d'un désir de changer votre vie.

L'homme qui cherche une issue à l'illusion et au désespoir de ce monde, qui a cheminé jusqu'aux limites, jusqu'aux domaines extérieurs à la nature dialectique de la vie et de la mort, qui connaît cette soif indicible d'un autre état de vie, un état statique, devient sensible à l'appel qui émane de la Fraternité Universelle de Christ. Cet appel cherche à toucher la rose du cœur, l'atome du cœur, la force propulsive qui pousse à la recherche.

Il existe, et vous en avez déjà peut-être quelques notions, un puissant plan de sauvetage de l'humanité emprisonnée dans le monde du temporel et du partiel. Ce plan prévoit que l'aspect divin de l'homme sera délivré, libéré, du monde de la vie et de la mort. L'appel de la Fraternité de la Rose-Croix conduira l'homme qui est mûr pour cela, sur le chemin de la délivrance. L'appel attire l'homme sur ce chemin et lui ouvre la voie de la délivrance.

Quand vous avez ressenti quelque chose de la vibration de cet appel, vous vous êtes sans doute orientés vers le principe vital fondé sur Christ que présente la Rose-Croix. À cette étape du chemin de la vie, on est comme submergé de questions sur le pourquoi et le comment des choses. Car il apparaît alors que tant de forces et d'influences régissent l'homme et qu'ont lieu tant de choses affreuses que l'on se sent complètement dépassé. Puis l'interdépendance des choses, les rapports entre la nature divine et la nature de la mort ainsi que les relations existant à l'intérieur de la nature de la mort, apparaissent peu à peu. Pourquoi les choses sont-elles comme elles sont ? Que suis-je vis-à-vis de ces innombrables phénomènes et transformations, vis-à-vis de mon prochain ? Que se passe-t-il et comment réagir ? Nous allons tenter d'y répondre.

Pour le chercheur, nombre de processus se croisent au carrefour du chemin où il est arrivé maintenant. Après les siècles de préparation qui ont précédé cette époque précise, l'ère du Verseau s'avance progressivement, amenant le temps de la moisson, c'est-à-dire la période durant laquelle tous ceux qui sont prêts pourront réellement faire leur entrée dans le monde divin ; ces processus s'associent au développement individuel, le développement du microcosme de chacun, qui va maintenant faire accéder le chercheur au véritable mystère de l'existence. Ce point de rencontre des processus macrocosmiques et microcosmiques se situe dans le présent, dans la turbulence de ce siècle, dans ce monde en folie, aujourd'hui même où, au-dessus et à travers l'univers, la lumière christique saisit tout et tous, et surtout le chercheur qui ne se contente pas d'une existence obscure et d'une conscience limitée, dans une vibration supérieure.

En tant que chercheur, vous tentez de suivre l'appel émanant de la Fraternité de la Rose-Croix, dans la direction d'où vient la lumière et le long d'une voie irradiée par la lumière. C'est une perspective grandiose. Mais où en êtes-vous ? Est-il encore possible de rester debout, dans le monde qui s'agite autour de nous ? Si vous écoutez l'appel et voulez suivre la lumière de Christ, avez-vous la certitude que vous ne vous trompez pas de chemin, que vous êtes bien sur celui qu'indique l'Enseignement Universel ? De nombreux développements entraînent l'homme à réagir négativement et à prendre des voies ne menant pas au but. L'homme est bel et bien arraché à son existence cristallisée, mais il n'est point apte à donner une tournure positive à ce changement. Et ce qui se passe dans la société en est la preuve.

Il est entendu que la lumière christique tente de régénérer l'homme, de l'élever

hors de la nature de la vie et de la mort, donc de le mettre au-dessus de la loi de la vie et de la mort, la loi du « **monter, briller et redescendre** », loi qui règle l'existence dans la nature de la mort. Mais comme l'homme réagit négativement, c'est l'anarchie croissante, sans renouvellement selon l'esprit. Notre monde démontre comment l'homme dénie le renouvellement spirituel nécessaire, par ignorance ou par mauvaise volonté ; et cependant, malgré tout, des conditions de vie différentes s'instaurent pour lui. La loi de l'ancien testament ne tient plus. Les principes de l'existence dialectiques disparaissent de façon inquiétante : criminalité croissante dans tous les milieux, accroissement de la fraude dans le domaine fiscal et partout ailleurs, désobéissance aux commandements de l'Église, licence, adolescents en groupe qui ne se soucient plus des règles, lois et obligations édictées par les autorités de la société. Tout cela amène rapidement la civilisation occidentale au bord d'un gouffre, où chacun ne lutte plus que pour soi, au sens propre comme au sens figuré, réagissant et concevant la vie de façon primitive.

Nombre de phénomènes sont dus à l'influence des trois planètes des mystères, Uranus, Neptune et Pluton. Des anciens écrits de la Rose-Croix comme la *Confessio Fraternitatis*, le témoignage de la Fraternité de la Rose-Croix, édité en 1615, qui présentent les fondements sur lesquels repose l'appel de la Fraternité de la Rose-Croix, prédisent déjà leur apparition, les annonçant comme les « messagères de Dieu » qui accompliront sa volonté. Ce sont « des étoiles apparues dans le Serpentaire et le Cygne, les grands signes de son puissant Conseil. »

Les planètes des mystères accomplissent aujourd'hui leur œuvre. Le rayonnement d'Uranus influence le cœur, donc la vie émotive. Uranus ouvre le cœur. Uranus donne au cœur la possibilité d'une activité nouvelle, celle de l'atome originel. Le renouvellement du cœur ou, comme dit Hermès Trismégiste, l'acquisition du « nous », qui ne fait qu'un avec l'essence divine, est la base de la réalisation de l'âme nouvelle. C'est dans le cœur que tout le processus doit commencer, sur l'intervention puissante d'Uranus.

Et comment cela se passe-t-il dans notre champ de vie ? Sous le rayonnement d'Uranus, le cœur naturel, la sensibilité de l'âme naturelle, réagit très fortement. L'homme se met alors à vivre de façon extrêmement intuitive. Vivre en suivant ses intuitions est un concept courant actuellement. « **Fais ce que tu veux. N'agis pas suivant des directives prescrites ou trop intellectuelles. Lance-toi !** » C'est ainsi que s'est développé, par exemple, le mouvement pop. L'activité croissante

du cœur a suscité également le mouvement féministe, la prise de conscience de la femme et tout ce qui en résulte. Ce mouvement est mondial. L'idée, à l'arrière-plan spirituel, est qu'effectivement l'homme et la femme sont pareillement appelés au renouvellement de la vie et doivent y jouer tous deux un rôle. Mais cette intention supérieure a inévitablement son reflet dans le développement des choses sur le plan horizontal. De tels phénomènes accompagnent fatalement le renouvellement positif, la dématérialisation dans la lumière christique et la naissance de l'homme-âme-esprit dans les microcosmes qui s'y sont préparés. L'appel de la Fraternité en témoigne et ce développement a déjà commencé. L'appel retentit sur le monde entier et touche de plus en plus de chercheurs, qui comprendront quelque chose au véritable renouvellement de la vie. C'est un processus progressif que personne ne peut arrêter, même pas — les puissances les plus ténébreuses de ce monde.

Juste avant que les puissances des ténèbres envahissent l'Europe, *John Twine*, connu plus tard sous le nom de *Jan van Rijckenborgh*, publiait en 1939 les commentaires de la Fama *Fraternitatis*, l'Appel de la Fraternité de la Rose-Croix, ayant paru pour la première fois en 1614, et ceux de la *Confessio Fraternitatis*, le Témoignage de la Fraternité de la Rose-Croix, qui date de 1615. Dans les années qui suivirent la deuxième guerre mondiale, cet auteur faisait paraître les commentaires ésotériques du troisième écrit principal des Rose-Croix classiques, *Les Noces Alchimiques de Christian Rose-Croix*. Au cours de ces dernières années, il y eut une recrudescence d'intérêt pour ces textes profondément mystérieux de la Rose-Croix. Non seulement ils ont été édités par la Rozekruis Pers de Haarlem, Pays-Bas, en diverses langues, mais une maison d'édition allemande faisait également paraître il y a quelques années *Les Noces Alchimiques* commentées par Jan van Rijckenborgh en un grand nombre d'exemplaires. Ce texte de Johann Valentin Andreae comme celui de la Fama *Fraternitatis*, avait déjà paru les années précédentes en diverses langues. Ceci pour montrer comment l'appel traverse le monde et non pas seulement sous forme d'écrits, comme nous l'avons montré. Quand nous cherchons l'origine de cet appel, nous remontons jusqu'aux écrits de Johann Valentin Andreae qui, en répondant à nos questions, nous donnent plus de certitude sur notre chemin.

Le mystère de l'activité de la Fraternité de la Rose-Croix réside en ceci que l'appel magique, la lumière rayonnante, recèle la réponse à toutes nos questions ainsi que le but du voyage de la vie.

En tout premier lieu, il s'agit d'édifier *la demeure de Dieu*. Cette construction

n'est pas faite de mains d'hommes, c'est une réalité astrale, porteuse de valeurs nouvelles, qu'il faut accomplir dans l'être intérieur par un dur labeur. La Fama *Fraternitatis* raconte comment Christian Rose-Croix érigea cet édifice au cœur de l'Europe. Il offrit toute la sagesse qu'il avait reçue aux savants et dirigeants de l'Europe, mais on le repoussa en le ridiculisant. Alors Frère Christian Rose-Croix décida de se mettre à l'œuvre lui-même. « Il se construisit une demeure claire et convenable », après son retour en Allemagne, au centre de l'Europe.

Il est évident qu'il s'agit là du cœur. C'est dans le cœur que le renouvellement doit commencer, qu'une révolution doit éclater. En Allemagne, au cœur de l'Europe, se sont produites aussi de grandes réformes sur le plan extérieur. Pensez à la réforme de l'église par Martin Luther et aux écrits de Karl Marx, pris comme fil conducteur par beaucoup de révolutionnaires de tous les pays. Mais ce qui importe est ce qui passe en nous et que le premier temple de l'homme nouveau soit érigé dans le cœur, la demeure de la lumière christique, où la rose peut s'épanouir. Et cela, certes, est une révolution, un revirement, qui fait perdre leur sens à toutes les valeurs courantes.

Nous vous avons donné quelques exemples de la manière dont cette révolution s'accomplit dans le monde et comment l'homme y réagit. Vous comprenez que le chercheur sérieux tâchera d'y répondre positivement. Il veut suivre la lumière de Christ. Il veut être un constructeur de temple. Il veut remplacer les anciennes valeurs périmées par des valeurs nouvelles, impérissables. C'est cela construire l'édifice de Dieu. Et celui qui s'oriente dans cette direction, avec conséquence, éprouvera l'aide intérieure provenant du champ de force et de travail de l'Ecole Spirituelle de la Rose-Croix d'Or. Ce champ est un lieu de refuge et un lieu de travail, une construction astrale établie en ce monde, à notre époque, pour propager l'appel et indiquer le chemin de la vie impérissable à ceux qui y répondent.

La tâche donnée à tous ceux qui s'y rassemblent est celle-ci : commencer par œuvrer dans le cœur. Il s'agit de tourner son cœur vers la lumière, en négligeant tout ce qui l'émeut journellement, tout ce qui nous lie à la nature dialectique de la vie et de la mort, tout ce qui se passe journellement dans cette nature pour nous. Car c'est seulement quand on néglige tout cela, que l'on regarde au-delà, pour identifier et reconnaître la lumière christique, que l'on échappe à l'emprise que la nature exerce sur nous.

Que doit-il se passer dans le cœur ?

Il faut intervenir dans la vie émotive naturelle. Ce sont vos émotions qui vous dictent comment être, sentir et agir : il faut y mettre fin. Il faut faire en sorte de ne plus se laisser entraîner par le torrent non canalisé des émotions du moi. Vous ne devez plus accepter la situation telle qu'elle est et vous laisser diriger par l'état émotif du moment, mais intervenir de façon révolutionnaire. Cela signifie qu'il faut attaquer le moi naturel qui, jusqu'à présent, a tout déterminé et dirigé dans votre vie, mais aussi le faire collaborer au processus de changement de l'être intérieur.

Et c'est possible ! C'est possible aussitôt que la conscience est capable d'entrevoir le chemin du changement et du renouvellement, aussitôt qu'il y a quelque connaissance gnostique et que le désir du renouvellement est suffisamment grand dans le cœur. C'est à partir de votre conscience quotidienne, à partir du moi qui vous dirige journellement, que vous pouvez déterminer le cours de votre vie et influencer votre destin. C'est possible, évidemment, grâce à la lumière christique qui brille dans le cœur, mais aussi grâce aux qualités de l'homme que vous devenez.

Il y aura lutte dans le cœur. Révolution signifie toujours lutte. C'est la lutte classique entre la lumière et les ténèbres. Et cette lutte a lieu pour la plus grande part dans le cœur de l'homme. Le roi-moi, qui voit arriver cette grande lutte, abandonnera peut-être précipitamment la tâche commencée et se retirera pour éviter les difficultés. Un homme dans cette situation perd l'intérêt pour le processus de renouvellement et s'affaisse dans son vieux fauteuil. Mais celui qui persévère, verra s'épanouir la rose. Car c'est le renouvellement du cœur et la mort de l'ancienne émotivité qui la font fleurir.

Nous espérons que vous percevrez quelque peu le rapport de toutes ces choses. Il y a le jeu puissant des forces et influences qui, en cette fin du vingtième siècle, poussent au changement total. Les quinze dernières années de ce siècle seront témoins d'un désarroi et d'une confusion gigantesques. D'une part, l'homme est complètement désarmé, mais d'autre part, il a l'immense possibilité de collaborer positivement au processus de changement. S'il se tourne vers la force de lumière qui cherche à toucher la rose de son cœur, et qu'il fait ensuite tout ce qui est en son pouvoir d'homme de cette nature, pour agir intelligemment afin que s'épanouisse la rose, le miracle du renouvellement a lieu.

Une subtilité nous attend sur le chemin : l'on compte bien que le roi-moi collabore à son propre détronement ! Pensons à Jean Baptiste, le précurseur,

déclarant : « Celui qui vient après moi, Jésus le Christ, est plus grand que moi. » Nous savons que, dans la lutte entre les ténèbres et la lumière, la lumière vaincra. Vous vous trouvez sur le chemin qui conduit à la victoire. Nous souhaitons que, dans la force de votre conviction intérieure et dans la lumière de Christ, vous poursuiviez votre chemin jusqu'à la « bonne fin. ».

La critique

Pour l'élève de l'École Spirituelle de la Rose-Croix d'Or, il n'y a pas d'élément du nouveau comportement plus décisif que la « non-critique » absolue. En même temps rien ne semble plus insensé, illogique et anti-naturel justement que cette « non-critique », non seulement à celui qui est étranger à l'enseignement, mais souvent aussi à l'élève lui-même.

La critique, les pensées, opinions, paroles et discussions qui opposent les hommes, imprègne le champ de vie mental et astral entier de l'humanité et la maintient ainsi dans l'agitation et l'empoisonne, la fermant complètement aux forces de libération. C'est le cas pour les grands mouvements idéologiques mondiaux, les systèmes religieux et sociaux-politiques, qui s'attaquent avec des armées d'arguments et cherchent à s'effacer mutuellement de la surface de la terre, non seulement par des armes matérielles mais surtout par les armes de la critique. Mais c'est le cas aussi des hommes dans leurs relations personnelles.

Comme sont insupportables certains traits de caractère, certaines façons d'être d'un grand nombre, et pas seulement de nos adversaires mais de ceux avec qui nous vivons continuellement, et qui nous considèrent comme leurs · amis ! Avec quelle irritation n'y réagissons-nous pas ! Comme nous supportons mal que d'autres ne s'habillent pas comme nous, ne se comportent pas comme nous, ou ne s'organisent pas selon nos propres principes. Immédiatement, partent de nous des éclairs de pensée méchante, malveillante, voire haineuse, même si nous arrivons à maîtriser notre langue. Nous ne ménageons pas nos approbations et nos désapprobations, même à celui qui n'a ni bonne ni mauvaise intention à notre égard, lui montrant et remontrant comment il devrait faire à notre avis.

Au travail, nous avons l'habitude de guetter les moindres fautes et faiblesses de nos collègues, de nos chefs et des autres employés, afin de les frapper à coups de critiques, de les réduire à l'impuissance ou de se venger sur eux. En famille, nous nous mettons en colère contre les enfants qui ne sont pas, ou n'agissent pas, comme nous le voudrions. Nous leur imposons nos idées et nos convictions bien établies, de sorte qu'à leur tour ils critiquent violemment le carcan rigide dans lequel les parents les élèvent.

Or malgré la douleur infinie que la critique fait éprouver quotidiennement à chacun de nous, elle est considérée comme positive ! On pense que c'est le seul moyen de faire reconnaître et triompher le meilleur et disparaître le pire. Si beaucoup refusent la critique malveillante et négative, ils acclament la critique constructive et positive, qui de l'avis général constitue un outil indispensable et garantit le progrès. La critique est omniprésente dans notre champ de vie, car elle est l'expression de l'instinct de conservation de nous tous qui sommes tombés hors de l'unité divine. Chaque individu, chaque groupe a ses normes et son système propre, distinct des autres. Chacun juge d'après ses propres normes et peu de choses résiste à ce jugement. L'on pense que les normes des autres constituent une menace pour l'ordre établi personnel. L'attaque et la défense engendrent la lutte mondiale par les armes de la critique, où domine tantôt l'un tantôt l'autre (et celui qui gagne considère avoir marqué un point et progressé). Efforts incessants incroyables ! Or jamais un nouvel ordre, en harmonie avec les lois divines, ne pourra s'établir tant que chacun défendra et imposera son propre système, système construit par l'instinct de conservation personnel.

C'est pourquoi la « non-critique » est la condition du retour à l'unité avec les lois vitales originelles, au sein desquelles tout être évolue librement, en harmonie avec Dieu, son prochain et le monde autour de lui. C'est la raison pour laquelle il est indispensable d'abandonner toutes les normes reposant sur son propre système étroitement limité, afin de pouvoir en découvrir d'autres, valables toujours et pour tous. Comment la vraie compréhension pourrait-elle jamais apparaître — la simple compréhension de la réalité quotidienne, sans parler de celle d'un ordre éternel — si nous restons figés dans le moule de nos propres préjugés ? Comment les choses et les gens pourraient-ils jamais montrer leur vrai visage, si on ne veut pas les voir et qu'on ne les juge que d'après les principes gravés en soi-même une fois pour toutes ? Comment le calme pourrait-il jamais s'établir, condition première de toute ouverture et prise de conscience, quand la tension continuelle de l'attaque et de la défense tient prisonnier l'intelligence, l'émotion et le corps dans la crispation de l'auto-défense ? Comment la mansuétude, la compréhension et la patience pourraient-elles se développer quand, à chaque instant, le poison de la critique agite le corps et l'âme ?

Car le venin que nous crachons autour de nous laisse toujours des traces dans l'être intérieur. La critique ne fait-il pas empirer l'état du monde autour de lui, justement à cause de sa critique ? Les gens et les choses critiqués lui cacheront toujours leurs bons côtés, pour lui montrer leurs côtés tranchants et piquants,

les développant même toujours davantage. Et le critique prend cela pour une confirmation : n'a-t-il pas toujours dit que cela n'allait pas du tout ? Mais comme devient pauvre et sans joie l'homme qui se conduit de la sorte ! Il recouvre la réalité de son propre être, il ne voit plus partout que le reflet de son propre être, si borné et si insignifiant. Ainsi lui restent cachées la multiplicité infinie de l'existence, l'immensité incommensurable du monde et surtout la lumière de l'ordre originel, d'où proviennent toutes choses et lui-même. Il sera mesuré avec la mesure dont il a mesuré ! Ne lui est-il pas possible de mettre fin à cette lutte corps à corps avec le monde, à cette lutte à couper le souffle ? Quelle liberté il gagnerait s'il se dégageait de l'emprise de la critique, qui le lie toujours plus à l'objet critiqué, s'il pouvait se débarrasser de ses préjugés étouffants, qui enferment sa tête et son cœur comme dans une armure !

La critique empêche la naissance d'idées nouvelles et l'établissement d'un ordre nouveau, non seulement en l'homme mais en l'élève lui-même. Son action étouffe chaque germe de vie nouvelle dans les autres. Car quel être humain est si indépendant qu'il puisse vivre dans le calme et la liberté, avec patience et sans critique, s'il est assailli de tous côtés par la critique ? Voici donc comment le critique conserve et maintient lui-même le monde et les choses qui lui déplaisent, justement en les critiquant. Tout s'endurcit et se pétrifie devant sa critique. Et même si quelqu'un avait à cœur de faire une critique soi-disant positive, en essayant de se changer lui-même, ce ne serait qu'un changement dans l'ordre de ses propres idées et n'aurait rien à faire avec la vie nouvelle, qui attend la réalisation de chacun. Ce ne serait pas un changement fondé sur la maturité de l'homme intérieur, donc il ne serait pas durable. Chaque élève sur le chemin a une grande responsabilité vis-à-vis de lui-même et du monde c'est une responsabilité quant à la naissance de l'ordre originel en lui comme en l'âme des hommes et des choses du monde entier. Et cette responsabilité ne peut s'exercer que dans la « non-critique ».

Mais comment parvenir à « la non-critique » ? Comment renoncer à tous ses principes, dans la vie de tous les jours, et quand on est sur le chemin, à l'intérieur d'une école spirituelle ? La « non-critique » ne risque-t-elle pas d'entraîner le chaos total, chacun faisant ce qu'il veut, personne ne respectant plus ses devoirs et mettant en danger le travail même de l'École Spirituelle ? Des citoyens sans esprit critique ne laisseraient-ils pas les autorités n'en faire qu'à leur tête ? Et l'absence de critiques de la part des élèves d'une école spirituelle n'aurait-elle pas pour résultat que les responsables, qui ne sont pas infaillibles, s'enferment dans leurs erreurs ?

De telles questions sembleront justifiées à qui connaît la « non-critique », uniquement comme un précepte permettant d'atteindre un certain but, donc comme un devoir imposé par des tiers. Il ne voit rien d'autre que les conséquences dangereuses de la « non-critique ». Quand il s'efforce de ne pas critiquer, rien de nouveau, aucune situation nouvelle n'apparaît qui éliminerait les conséquences mêmes de la « non-critique ».

Il n'est pas demandé à l'élève de réprimer toute critique en lui... La « non-critique » apparaît quand l'homme a compris les conséquences négatives de la critique, pour lui-même et pour les autres ; quand il aspire au nouvel état d'être et que, progressivement, il rend manifeste ce nouvel état sur la base de son aspiration.

Cet état a pour caractéristique l'ouverture aux forces nouvelles de l'éternité, aux forces qui relient l'homme à l'éternité et l'orientent sur elle, de sorte qu'il vit de la liberté, de l'unité et de la vérité, sans se soucier de se maintenir lui-même. Il supporte les critiques, justes ou injustes, formulées contre sa propre personne, car il connaît la joie et la certitude que toute erreur et toute critique nécessaire finiront pas disparaître dans le nouveau champ de vie ; les normes en fonction desquelles les autres le mesurent, n'ont pour lui qu'une valeur limitée, car il n'a plus qu'une seule et nouvelle norme : la mesure éternelle, qui englutit la personnalité et son instinct de conservation, la mesure de l'ordre originel divin, qui ne juge pas ceux qui s'ouvrent à lui mais les élève. Un tel homme, cependant, examinera toute critique, afin de savoir si, dans le cadre des règles de la société, elle est juste et, si oui, s'y conformera.

Il acceptera que chacun soit différent, car il éprouve profondément l'unité originelle, où s'enracinent tout homme et toutes choses, et c'est pourquoi il acceptera aussi librement tout ce qui est donné, percevant l'essence véritable de toutes choses, percevant même les déformations de l'essence véritable. Et quand il voit que quelque chose commence à mal tourner, il n'interviendra pas par la critique, mais, selon ses moyens, fera valoir en lui l'ordre originel, afin qu'il se révèle autant que possible aux autres, neutralise l'erreur et la corrige.

Cela peut sembler aisé à un élève sur le chemin tant qu'il a affaire à des personnes qui ne sont pas dans l'École Spirituelle. Il peut alors se dire qu'elles vivent encore entièrement par l'instinct de conservation et ne connaissent rien d'autre. Quand elles émettent des critiques, et se comportent de façon désagréable, c'est normal et il faut l'accepter. Mais si ce sont des élèves d'une École

Spirituelle ! Des compagnons collaborant au travail de l'École Spirituelle ! L'élève n'est-il pas en droit d'attendre d'eux une autre conduite ? N'est-il pas lié à eux envers et contre tout ? Il a mis tout son espoir dans le travail de l'École, mais le comportement de certains travailleurs ne le met-til pas en péril ? N'est-il pas insupportable que l'apparence de l'École et des élèves soit si imparfaite ? L'École ne représente-t-elle pas ce qu'il y a de plus haut ?

Comment le corps astral de l'École Spirituelle peut-il connaître le calme nécessaire à l'activité des forces nouvelles et pures, s'il est imprégné de vos critiques ? Critiques des fautes et erreurs des élèves, des travailleurs, des responsables, critique de l'organisation et des moyens employés. Ces critiques ne mettent-elle pas en danger l'œuvre de l'École, l'état des élèves et surtout de celui qui critique ? L'élève ne sait-il pas lui-même, par expérience, qu'on ne fait pas disparaître les imperfections en les combattant mais seulement en rendant possible la création de quelque chose de nouveau ? Faut-il donc accepter d'abord ? L'élève ne peut-il se fier au fait que les autres sont également touchés par la Gnose, donc s'efforcent également de résoudre leurs problèmes grâce à cet attouchement, comme lui-même est touché et cherche à faire mieux ?

Or bien des élèves diront : oui, d'accord, la confiance, c'est bien, mais contrôler et critiquer c'est tout de même mieux. Le travail est trop important pour le confier aux capacités insuffisantes de tel ou tel travailleur. Quand c'est nécessaire, il vaut mieux intervenir avec force. Certes, accorder sa confiance à des hommes imparfaits n'est pas toujours justifié. Certes, le contrôle et

la critique semblent plus efficaces. Mais dans une École Spirituelle il ne s'agit pas de la confiance dans les personnalités imparfaites des élèves, mais de la confiance dans les forces et puissances parfaites de la Gnose, qui œuvrent en chacun des travailleurs, leur donnant une tâche et une responsabilité, et les corrigeant quand ils dévient.

Chaque élève doit approfondir la tâche et la responsabilité à lui confiées par les forces nouvelles. Chaque élève doit se laisser corriger, dans son imperfection, par ces forces nouvelles. Elles se développeront alors en lui pour lui donner une force inconnue ainsi que patience, amour et compréhension, de même que la capacité d'assumer ses responsabilités et l'intelligence des mesures à prendre. Il acceptera tous les hommes, élèves ou non, dans leur état d'hommes déçus, mais aussi en reconnaissant leurs possibilités. Une force œuvrera en lui, purifiante, stimulante, correctrice, qui appellera, éveillera, aidera et fera croître

l'atome étincelle d'esprit. Force et lumière enflammeront le Corps de l'École Spirituelle. Débarrassée de la boue noire de la critique, la mer de cristal pourra être coulée, pour la délivrance finale de l'humanité. « Donnez et il vous sera donné : on versera dans votre sein une bonne mesure, serrée, secouée et qui déborde ; car on vous mesurera avec la mesure dont vous serez servis. » (Luc,6,38).



Illustration de
Holbein, 1523.

Asclépios II

Cependant les individus de toutes les espèces se mêlent aux individus d'autres espèces, malgré qu'ils soient nés antérieurement ou nés de ceux qui existent déjà. Tout ce qui existe est formé par les dieux ; par les démons ou par les hommes. Car il est impossible aux corps de se constituer sans la volonté divine, aux espèces de se former sans l'aide des démons et aux créatures inanimées d'exister et de se maintenir sans l'aide des hommes. Les démons qui abandonnent leur espèce pour se répandre dans une autre espèce et à qui il arrive de se lier à un individu de race divine sont tenus, par ce commerce, d'être semblables aux dieux.

En revanche, les démons qui conservent le caractère de leur espèce sont appelés amis des hommes. C'est la même chose pour les hommes et ces derniers pénètrent un domaine encore plus étendu, car les individus de l'espèce humaine diffèrent les uns des autres ainsi que leurs caractères. Venus d'en haut, comme les démons, ils se sont souvent liés à la plupart des autres espèces, par nécessité.

L'homme s'approche des dieux grâce à l'esprit qui l'apparente aux dieux. Il s'unit à eux par une religion inspirée du ciel. D'autres rejoignent les démons et leur sont par là même apparentés ; ils restent hommes ordinaires et se contentent de la fonction intermédiaire de leur espèce. Tous les membres de l'espèce humaine ressemblent à l'espèce avec les individus de laquelle ils se sont liés.

Ainsi, Asclépios, l'homme est un grand miracle, un être vivant digne de respect et d'honneur. Il se comporte comme un dieu, comme s'il était lui-même un dieu ; il est familier des démons, sachant qu'il est issu de la même origine qu'eux ; il méprise la partie humaine de sa nature, car il met son espoir dans la partie divine.

Ô de quel mélange privilégié est faite la nature humaine, la plaçant au-dessus des autres espèces ! L'homme est uni aux dieux par le divin en lui et de ce fait leur est apparenté. Cette partie de son être qui fait de lui un être terrestre, il la méprise. A tous les autres êtres vivants avec qui il se sait lié par le plan divin, il s'est attaché par des liens d'amour. Il dirige son regard vers le ciel.

La situation privilégiée d'intermédiaire consiste donc en ce qu'il aime les créatures qui sont en-dessous de lui et qu'à son tour il est aimé de celles qui se trouvent au-dessus de lui. Il a soin de la terre ; il se mêle aux éléments par la vitesse de la pensée ; et par l'acuité de son esprit il pénètre jusque dans les abîmes de l'océan. Tout lui est possible, le ciel ne lui semble point trop haut, car, par la sagacité de son esprit, il le considère comme proche. Son regard, guidé par l'esprit, ne peut être troublé par aucun brouillard, la terre ne peut être si dure qu'elle l'empêche de faire de son travail et la profondeur des océans n'obscurcit pas son regard pénétrant. Il est en même temps tout et partout. Les êtres qui possèdent une âme ont des racines qui viennent d'en haut. Les créatures sans âme, en revanche, sont enracinées de bas en haut. Quelques êtres se nourrissent de deux sortes d'aliments, d'autres d'une seule. Il y a deux sortes d'aliments : un aliment pour le corps et un aliment pour l'âme, les deux parties constituant un être vivant. L'âme est nourrie par l'éternel mouvement du ciel. Le corps croît par l'eau et la terre, aliments du monde inférieur.

L'Esprit, qui emplit l'univers, se répand dans tous les êtres vivants et leur confère la vie. À l'homme, cependant, en plus de l'intellect est donnée l'intelligence du cœur, la cinquième propriété qui provient de l'éther. De tous les êtres vivants, seul l'homme est doté de l'intelligence du cœur, à l'aide de laquelle il peut s'élever jusqu'à la connaissance du plan divin.

Puisque je suis amené à parler de l'intelligence du cœur, j'y reviendrai sous peu pour vous en donner l'enseignement, car c'est une haute et sainte science, aussi sublime que celle qui traite de la divinité elle-même. Mais terminons d'abord le sujet commencé.

Je parlais du lien qui existe entre Dieu et l'homme, lien qui, par la grâce divine, n'est donné qu'à l'homme seul. Je veux dire à ces hommes qui ont acquis le bonheur suprême de l'intelligence divine la plus haute, la divine intelligence du cœur, qui est en Dieu seul et dans l'homme qui possède la Gnose.

« Dis-moi, Trismégiste, l'intelligence du cœur n'est-elle pas de la même qualité chez tous les hommes ? »

Non, Asclépios, tous ne reçoivent pas la Gnose et, sans voir la véritable nature des choses, ils se laissent égarer par leur idées aveugles et entraîner dans l'illusion, à la suite de quoi le mal s'enflamme dans leurs âmes et les meilleurs d'entre eux régressent jusqu'à l'état de bêtes sauvages.

Mais en ce qui concerne l'intelligence du cœur et tout ce qui s'y rattache, je vous en donnerai des explications détaillées lorsque je vous parlerai de l'esprit.

Sois sage comme les serpents et simple comme les colombes. Mercure sépare les deux serpents avec son bâton et réalise ainsi le troisième aspect, la colombe, l'équilibre dans le système des serpents.

Les limites de la science

C'est le développement des sciences au cours des siècles écoulés qui, pour une grande part, a déterminé l'aspect que le monde offre aujourd'hui. Osons être encore plus catégorique : ce développement, qui commença quelque part en Europe aux XVIème et XVIIème siècles, a déterminé le monde de la pensée de la plus grande partie de l'humanité actuelle.

Véhicules, ordinateurs, télévision, avions à réaction, scanners, synthétiseurs sont tous les produits d'une technologie qui est purement et simplement l'application des lois de la nature, découvertes — « découvertes » entre guillemets — entre 1650 et 1920. Pourquoi tenons-nous à placer le mot découvertes entre guillemets ? Nous l'expliquerons par la suite. Le développement scientifique en question a profondément influencé la pensée de l'homme et toutes les normes établies en fonction de ses capacités mentales.

Cette évolution est-elle une bénédiction ou une malédiction pour l'humanité ? Voilà un grand point d'interrogation pour tout le monde et pour la science elle-même ! Cela dépend de l'image que l'humanité se fait d'elle-même et de son avenir.

Cela peut ne pas paraître très scientifique, mais ces images ont existé et existent toujours ; et elles ont une grande force, beaucoup plus grande qu'on ne l'imagine. Nous pouvons l'affirmer tranquillement : l'emploi que l'homme a fait jusqu'à présent des découvertes scientifiques visait à lui donner les meilleures chances de survie possibles sur cette terre.

Il s'y efforça, en général, en négligeant une des deux lois fondamentales de la nature, à laquelle il fit moins de publicité qu'à l'autre : le deuxième principe de la thermodynamique. Ce principe, qui est une loi expérimentale, établit avec évidence et clarté que, dans cette nature, « on n'a rien pour rien ». Le « perpetuum mobile », le mouvement perpétuel, autrement dit une machine fonctionnant sans arrêt d'elle-même, sans apport d'énergie, est une impossibilité.

Les conséquences de la méconnaissance de cette loi retombent sur nos têtes,

aujourd'hui, sous forme de pluies acides, de brouillard et de pollution thermique. Car si le « *perpetuum mobile* » est impossible, une chimie sans déchets l'est aussi, tout comme une centrale électrique sans réchauffement de l'atmosphère environnante ou du courant de la rivière voisine. Et vu le nombre de tremblements de terre et des cyclones, qui secouent les quelques jolis petits coins que l'on pourrait encore trouver sur terre, il ne faut pas compter sur la stratégie du « retour à la nature ». Pour la nature, apparemment, l'homme peut bien disparaître !

Le progrès de la science

La nature ennemie rendit l'homme plein d'inquiétude, et quand la lutte pour l'existence le lui permit, il commença à se demander pourquoi les choses étaient telles qu'elles étaient. À un moment donné de l'évolution de l'espèce, les capacités intellectuelles de l'homme furent assez développées pour qu'il n'acceptât plus les explications de jadis. Il s'enquit des causes de ce qu'il observait et de ce qui faisait mouvoir le monde perceptible. Et comme sa conscience était pleinement déterminée par ce qu'il percevait grâce à ses sens, il étudia avec grand zèle la nature qui l'entourait, telle qu'elle lui apparaissait. Son propre véhicule physique n'échappa pas à sa passion de la recherche, bien que cela provoquât certaines résistances. Alors que le philosophe et scientifique Leibnitz élaborait un outil mathématique efficace, Isaac Newton publiait, en 1678, son ouvrage « *Principes mathématiques de la philosophie naturelle* ». À partir d'un système de référence général indiscutable, il y formulait les lois naturelles fondamentales découvertes jusqu'alors. Cette théorie avait un grand nombre d'avantages : elle partait de faits bruts comme les mouvements des planètes ou la chute des corps ; elle les plaçait dans un cadre plus vaste et formulait les relations entre les faits observés, de façon que l'on pût les vérifier au moyen de certaines mesures. Il s'ensuivit que d'autres faits, régis par les mêmes lois, devinrent parfaitement prévisibles, quand l'on attribua aux faits « causals » des nombres correspondant à la « réalité ». En outre cette théorie permit de mieux comprendre les lois naturelles observées auparavant et de les placer dans un cadre plus large.

Par sa manière d'opérer, Newton détermina pour des siècles la méthode scientifique. C'est pourquoi donnons-en un aperçu :

1/ La science s'occupe de faits observables. Elle tente autant que possible de quantifier ces faits, de définir des mesures qui s'adaptent aux phénomènes aussi

bien que possible.

2/ Elle essaie de découvrir des rapports entre ces observations et d'exprimer ces rapports sous forme mathématique.

3/ Ces rapports se situent dans un système plus large, considéré comme absolu, du moins tant que des observations contradictoires ne contraignent pas à le remettre en cause.

4/ Les rapports découverts doivent être démontrés par des expérimentations, ce qui veut dire que ces rapports doivent se vérifier en général ; des observations répétitives impossibles et des rapports n'apparaissant qu'une fois n'intéressent pas la science.

C'est surtout au sujet du système référentiel utilisé par Newton qu'il faut dire quelque chose. Selon sa conception, les événements physiques se déroulaient dans un espace absolu, sans doute d'une grandeur infinie dans toutes les directions, mais mesurable. Cela signifiait qu'une unité de longueur, par exemple d'un, mètre, était aussi grande sur l'Himalaya que sur Saturne ou en un lieu situé à des centaines d'années-lumière. Il était entendu que le temps avait un commencement et une fin, s'écoulait, heure après heure et seconde après seconde, depuis l'origine jusqu'à présent et s'écoulerait dans l'avenir, la durée de chaque seconde du passé correspondant strictement à celle de chaque seconde de l'avenir. Les limites de ce système sont évidentes :

1/ En effet, on ne peut affirmer que l'espace et le temps soient réellement absolus. C'est seulement une hypothèse servant d'arrière-plan, sur lequel la pensée scientifique a établi des rapports. *(L'hypothèse de Newton d'un espace-temps absolu apparaîtra insoutenable à la lumière des expériences faites au début du XXème siècle).*

2/ Que la science se limite aux faits perceptibles implique qu'elle renonce à étudier les faits échappant à l'observation des sens. A ce sujet, les instruments sont considérés comme des prolongements des sens. En conséquence, la recherche ne s'applique qu'aux seuls phénomènes de la matière grossière.

3/ Les rapports établis par la science ne sont pas des rapports causals. On dit bien que c'est la force d'attraction de la terre qui cause la chute de la pomme, mais on pourrait tout aussi bien dire scientifiquement que c'est la terre qui tombe

en direction de la pomme.

4/ Les théories newtoniennes eurent le gros avantage d'être directement applicables. Un grand nombre d'observations concernant, en particulier, la mécanique céleste, purent être utilisées pour vérifier la théorie du mouvement. Et elles concordaient, du moins à peu près.

On découvrit, en 1930, la planète Pluton en étudiant les déviations inexplicables des trajectoires d'autres planètes. L'existence de cette nouvelle planète fit tout concorder de nouveau, sauf en ce qui concernait Mercure. Plusieurs déviations de la trajectoire de Mercure ne purent être expliquées qu'après qu'Einstein eut formulé sa théorie de la relativité générale, à la suite de quoi on enterra définitivement le système newtonien d'un espace-temps absolu.

En dépit des faiblesses inhérentes à cette méthode, déjà perçues au XVIII^{ème} siècle par un philosophe comme Emmanuel Kant, son application donna une puissante impulsion à la passion de recherche de l'humanité. Ce fut comme si un barrage s'était rompu. Une découverte suivit l'autre. Tout ce qui put être mesuré ou pesé fut analysé dans le système référentiel de Newton, l'espace-temps absolu. Lorsque, vers la fin du dix-septième siècle, la chimie établit la loi de la conservation de la matière, une nouvelle valeur absolue apparut : la matière. Ce qui s'ensuivit ne fut certes pas voulu par les scientifiques, mais les images que se créa l'humanité à partir de là exercèrent subtilement leur emprise sur elle, et un arrière-plan mental apparut qui, jusqu'à aujourd'hui, gouverna le genre humain.

Le matérialisme

La thèse de Lavoisier : « *Rien ne se perd, rien ne se crée* », est une généralisation du fait observé que les éléments de la matière peuvent se combiner d'une façon ou d'une autre, ou que leurs liaisons chimiques peuvent changer, mais que leur nombre reste le même. Cette constatation, faite d'ailleurs à l'aide d'instruments imparfaits et dans des conditions expérimentales défavorables, sans doute à l'insu des expérimentateurs, devint rapidement un article de foi dont la force surpassa de loin tous les dogmes religieux. La croyance qu'il n'existe rien d'autre que la matière continue encore d'agir puissamment, en cette fin du XX^{ème} siècle pourtant si scientifique. Lorsqu'un médecin allopathique déclare que *l'homéopathie* n'a aucune action parce qu'à fortes dilutions, on peut dire avec 99 % de chances de ne pas se tromper qu'aucune molécule de matière active n'est plus

présente dans l'éprouvette, il est sans doute de bonne foi. Seulement il se base sur le dogme, admis inconsciemment, qu'une activité sans support matériel est une impossibilité.

Les savants de cette époque étaient-ils de mauvaise foi ? C'est difficile à croire. Tout se passait comme si l'atmosphère entière était imprégnée de l'idée que la matière, unique et absolue, existait dans le cadre absolu de l'espace et du temps.

Une semblable atmosphère mentale peut être qualifiée, pour utiliser un vieux mot modernisé, de paradigme. Quel que soit le nom donné, les paradigmes sont manifestation des puissances qui dirigent la pensée des hommes, donc la pensée scientifique. Ce fut le paradigme matérialiste qui empêcha la diffusion des résultats des recherches infirmant la théorie absolutiste de la matière. La pensée matérialiste a exercé une grande influence sur la civilisation parce que, parallèlement à l'exploration des lois de la nature, leur application connut une grande extension. Ainsi l'homme put se soustraire au dur travail physique et donner un tant soit peu de sécurité à son séjour dans la sphère matérielle du champ de vie terrestre.

Une lézarde dans le mur

Au début de ce texte nous avons mis le mot « découvert » entre guillemets. Découvrir, c'est enlever une couverture. Cela implique que ce qui est découvert existait déjà auparavant. Cette idée fait partie du dogme, de l'arrière-plan mental, de la science matérialiste. L'espace était absolu, il existait même lorsqu'il ne contenait rien, même sans observateurs pour l'étudier. Les lois valables pour cette matière, dans cet espace, étaient valables dans l'absolu, aussi bien pour les mouvements de la planète Saturne autour du soleil que pour la brique que Monsieur Dupont tenait dans la main.

Mais une faille sérieuse apparut dans ce mode de raisonnement à la fin du siècle dernier. Ce ne fut pas l'œuvre d'un groupe de profanes, mais le résultat de l'application conséquente de la méthode elle-même. D'après les lois connues de l'optique, un hypothétique éther lumineux devait remplir l'espace absolu de Newton pour permettre la propagation de la lumière. À partir de cet éther immobile, quelques chercheurs décidèrent de monter une expérience afin de mesurer la vitesse absolue de la terre dans l'espace. On connaissait jusqu'à présent la vitesse de la terre par rapport au soleil ou par rapport à certaines étoiles, mais non sa vitesse absolue.

Et on ne la connaît toujours pas ! Car l'expérience échoua. On la répéta des centaines de fois afin d'éliminer les erreurs possibles, mais elle échoua à chaque fois. L'expérience de Michelson-Morley fut la pierre d'achoppement de l'idée d'absolu en science.

On n'a encore pas trouvé la solution de cette énigme ! Albert Einstein fit une hypothèse, constituant une nouvelle base mentale expliquant l'échec de l'expérience Michelson Morley. La solution adoptée par Einstein n'était pas la seule possible. Si l'on s'était cramponné à l'idée d'un espace absolu, on aurait dû admettre que la terre restait vraiment immobile et que le soleil et les étoiles tournaient autour d'elle. Mais cela signifiait le retour aux idées des anciens grecs, et on ne le voulait évidemment pas, car il aurait fallu abandonner les belles lois qui régissent le mouvement des planètes, et tout recommencer à zéro.

Si l'on ne voulait pas accuser de tromperie les chercheurs qui tentèrent l'expérience de Michelson Morley ou les taxer de folie, il ne restait qu'une seule possibilité : admettre l'inexactitude de l'idée que les hommes se faisaient du temps et de l'espace. Elle était peut-être juste, mais jusqu'à un certain point, en tout cas beaucoup trop grossière pour des expériences sur des choses comme la vitesse de la lumière. Le modèle devait être refondu.

A cette époque, le dogme de l'absolu de la matière subit le même sort. Les chercheurs qui avaient réduit la nature matérielle tout entière aux combinaisons de quatre-vingt-douze éléments, avaient également réussi à diviser ces éléments en atomes. Ils découvrirent qu'ils formaient un système solaire en miniature, avec, au centre, un noyau sphérique chargé positivement. Tout autour gravitaient en orbites, à distances variées, un essaim d'électrons chargés négativement. Seul le nombre d'électrons tournant autour du noyau déterminait les propriétés de la matière. Inutile de mentionner que, dans le cadre du système matérialiste, les électrons se virent attribuer une masse et un poids, aussi minimes qu'étaient ces valeurs.

Mais cette image ne dura pas longtemps. L'on découvrit l'existence de particules encore beaucoup plus petites, des particules qui semblaient disparaître dans le néant ou surgir du néant. Plus les instruments avec lesquels la science pensait en venir à bout avec la matière se perfectionnaient, plus grande était la confusion. Un nombre croissant de scientifiques finirent par se demander s'ils ne créaient pas le phénomène qu'ils observaient, précisément par leur recherche même. L'homme de science se trouve ici dans la position du directeur d'école

qui veut savoir comment cela se passe dans une classe.

Il n'a qu'un seul moyen pour le savoir : ouvrir la porte de la classe mais, du coup, la classe devient silencieuse ! La nature ne s'est pas souciée de mettre un « judas » sur la porte. Werner Heisenberg, au début de ce siècle, traduisit cette espèce de schizophrénie dans son principe d'incertitude. En reprenant l'ancienne façon de voir les choses, si nous connaissons la trajectoire d'un électron autour du noyau atomique, nous restons dans l'incertitude quant à sa vitesse, et inversement. On ne connaît pas le rapport qui relie ces deux éléments, pas même encore de nos jours. Joignez à cela que les particules élémentaires, tels que les photons, qui se comportent, dans certains cas, comme de petits corpuscules, apparaissent comme des ondes au cours d'autres expériences. Ces corpuscules se déplacent en ligne droite jusqu'au moment où ils rencontrent un obstacle à travers lequel, normalement, ils ne peuvent pas passer ; ils semblent alors glisser le long de celui-ci en le contournant, puis continuer leur course en ligne droite comme des corpuscules matériels ordinaires.

La matière semble être beaucoup moins concrète qu'on ne le pensait. Ses comportements étranges firent disparaître l'idée de l'absolu et de la conservation de la matière. La matière devient onde et les ondes se transforment en matière. Il y a quelque chose qui ondoie. Quel est l'océan où naissent les ondes de la matière ?

La science inventa la mécanique quantique pour tenter d'y voir un peu plus clair. On reconnut que le modèle atomique, sorte d'univers en miniature, n'était pas satisfaisant et on le remplaça par un ensemble de formes mathématiques dont l'unique mérite et l'unique but étaient de fournir un modèle rendant compte de toutes les observations.

En mécanique quantique, il ne s'agit plus de la trajectoire d'une particule, mais de la probabilité de sa présence en tel ou tel point avec telle ou telle vitesse. Elle n'aborde ni les causes, ni le pourquoi, ni même le comment. Et cela est si frustrant pour le véritable physicien, qui veut toujours en savoir davantage sur le comment et le pourquoi de l'univers, que quelqu'un comme Albert Einstein rejeta la mécanique quantique avec ces mots : « Dieu ne joue pas avec l'univers comme on joue aux dés ! » Pourquoi aborder ici la mécanique quantique ? Parce que cette méthode est typique des sciences de la nature. Celles-ci n'ont pas la prétention de connaître la réalité. Elles essaient seulement de l'approcher à l'aide de modèles successifs, sorte de description de la réalité telle

qu'expérimentée par la conscience de celui qui fait le modèle. Mais le modèle ne peut jamais dépasser celui qui l'a fait. Il reste donc toujours des questions sans réponses et chaque nouveau modèle suscite de nouvelles questions. Quelques-uns vont même jusqu'à supposer que tout modèle peut décrire la réalité, à condition qu'aucune contradiction n'existe à l'intérieur du modèle lui-même. Toute expérience revient à poser une question à la nature, et la réponse de la nature est toujours un oui ou un non. Nous connaissons tous le jeu dans lequel quelqu'un doit deviner l'objet choisi par le groupe des joueurs en posant des questions auxquelles le groupe ne peut répondre que par « oui » ou « non », sans donner aucune autre information. Pour jouer à ce jeu, on pose comme conditions que le groupe ne change pas l'objet choisi et que les réponses, en principe, ne doivent pas se contredire. L'interrogateur obtient une réponse à chaque question et envisage chaque fois une solution. Il découvre quelque chose qui n'est même pas caché. Sa méthode de travail est purement scientifique : il fait une supposition, pose ses questions en partant de cette supposition, de son modèle, et change de supposition à la lumière des réponses obtenues.

Certains penseurs craignent que la nature joue au même jeu et que le chercheur scientifique ne puisse découvrir que ce qu'il a commencé par y cacher lui-même. Qu'il l'ait fait il y a des millions d'années ne détruit pas fondamentalement cette possibilité. L'époque où la science pouvait se permettre de convertir ses observations en un modèle grossier et de le présenter comme la réalité, est définitivement dépassée.

La théorie de la relativité

Nous avons déjà mentionné la théorie par laquelle Einstein tenta d'expliquer l'échec de l'expérience Michelson-Morley. Depuis quatre-vingts ans celle-ci est universellement admise comme « vraie ». Nous mettons de nouveau « vrai » entre guillemets, car ce mot veut seulement dire qu'elle approche mieux la réalité que les autres. Dans cette théorie, l'espace, mesuré avec une mesure de longueur, n'est plus absolu mais dépend de la vitesse de l'observateur. Un observateur qui se déplace à une certaine vitesse par rapport à un autre peut donner la longueur d'un objet qui se déplace avec lui, mais l'autre observateur trouvera pour ce même objet une autre mesure. Il trouvera même que l'étalon employé par son collègue diminue de longueur en fonction de la vitesse de ce dernier. Einstein découvrit que lorsque le premier observateur se déplace à la vitesse de la lumière par rapport à l'autre, ce dernier voit diminuer jusqu'à zéro

aussi bien la longueur de l'objet à mesurer que l'étalon. Cela se vérifie non seulement pour la longueur mais pour le temps, Un observateur qui se déplace par rapport à un autre voit la montre de ce dernier marcher moins vite que la sienne. Cette théorie transformait en fiction l'idée que l'espace et le temps sont mesurables de façon absolue. N'y a-t-il alors plus rien d'absolu ? Certes, ceux qui cherchent quelque chose de fixe dans la relativité des phénomènes peuvent s'appuyer sur le fait que la vitesse de la lumière y est constante et indépendante de la vitesse de l'observateur. Voilà ce qui résulte des formules. En outre, Einstein découvrit que notre monde n'est pas tridimensionnel mais quadridimensionnel, et cela ouvre de nouvelles perspectives.

L'histoire se répète inlassablement, dit-on. De même que la science du XVIIIème siècle croyait pouvoir éclairer la pensée à partir de l'interaction des atomes matériels, de même l'homme du XXème siècle pense pouvoir échapper à cette même matière à l'aide de l'échelle quadridimensionnelle, en se cramponnant à la constante de la vitesse de la lumière. L'industrie de la science-fiction tout entière est fondée sur une semi-compréhension, inconsciente ou non, de la théorie de la relativité.

Einstein a-t-il prouvé que la vitesse de la lumière était constante ? Il n'en a même pas eu la prétention ! Ce qui résulte de la théorie de la relativité est que, quelle que soit la vitesse de la lumière, l'expérimentateur trouvera toujours la même.

La vitesse de la lumière n'est pas un point d'appui, c'est un mur de prison. Un autre sujet favori de la science-fiction est la quatrième dimension, le temps. Einstein n'a-t-il pas démontré que la réalité est quadridimensionnelle ? Ne pourrions-nous donc pas voyager à travers le temps et franchir les inimaginables distances qui séparent les systèmes solaires ?

Disons-le encore une fois clairement : la théorie de la relativité est un modèle de la réalité. Ce n'est pas la réalité. Et pour autant que la théorie de la relativité approche la réalité, elle montre clairement que la dimension temps est d'une autre nature que les trois autres dimensions, longueur, largeur et profondeur. Les transformations de Lorentz, qui règlent les rapports entre les vitesses des observateurs et leurs systèmes de référence respectifs (leurs règles et leurs horloges), ne permettent pas de transformer l'espace en temps ou le temps en espace. La science est en ceci très claire : pour l'homme tridimensionnel, le temps est une réalité sur laquelle il n'a pas de prise. Avec nos radiotélescopes, nous jetons les yeux jusque dans d'autres galaxies, mais nous restons nous-

mêmes prisonniers du cercle de Saturne, depuis toujours symbole du temps. Si nous voulons mesurer la vitesse de notre Mère la Terre par rapport à l'univers, ne serait-ce que pour nous y situer, nous obtenons alors une vitesse nulle comme si, en fait, les anciens grecs avaient raison et que nous occupions malgré tout le centre de l'univers. Si nous voulions faire la même chose sur Vénus ou sur Jupiter, nous trouverions aussi que nous restons immobiles. L'homme est manifestement un centre. L'univers est son univers.

C'est comme si la nature entière, au moyen de la recherche scientifique, renvoyait l'homme à lui-même. L'homme part en voyage à la découverte de la nature pour savoir qui il est. Et la nature répond : l'homme doit se chercher lui-même, en lui-même.

Ici nous nous trouvons très mal à l'aise. S'il s'agissait à présent de mettre à nu le mécanisme des fonctions cardiaques ou le réseau des courants nerveux, cela pourrait encore aller. Des siècles de recherches scientifiques ont fait de nous des maîtres en la matière. Masi là également nous sommes arrivés à la limite. Qui examine quoi quand nous examinons le cerveau dont dépend la pensée ? un chirurgien du cerveau l'a dit un jour : « Voici une masse cervicale en train de se regarder elle-même ! » Ici également l'homme est reconduit à lui-même.

Quelques physiciens l'ont bien compris. Voyant qu'un nouveau fractionnement de la matière ne permettrait pas à l'homme de s'élever au-dessus du temps et de l'espace, ils ont découvert, comme par enchantement, un certain nombre de parallèles entre la physique moderne et les antiques systèmes religieux orientaux. Si l'homme veut à tout prix sonder son origine et sa destinée et doit les trouver en lui-même, qu'il entre alors en méditation et fasse retour à l'unité, l'unité dont la science ne sait que faire. Mais l'homme peut-il s'élever au-dessus de l'espace et du temps ? « Connais-toi toi-même » dit l'antique sagesse, mais comment quelque chose peut-elle se connaître elle-même ? La connaissance de soi ne peut s'obtenir qu'à partir d'un arrière-plan servant de cadre de comparaison, absolu et immuable. L'évolution de la science a montré qu'un cadre de comparaison absolu et immuable n'existe pas dans la nature. Si l'homme en a besoin pour trouver des réponses aux questions : « Qui suis-je ? Où vais-je ? » il faut qu'il le cherche en dehors de la nature. Dans les étoiles ou parmi les neutrons ? Mais c'est encore la nature. En lui-même ? Oui, s'il peut y trouver un point qui n'appartienne plus à la nature. Beaucoup pensent que la conscience, et bien sûr l'intelligence, en est un. L'inexactitude de cette hypothèse apparaît clairement, quand l'on pense que notre conscience résulte aussi de l'activité de

la nature, et non l'inverse.

La science et un grand nombre de chercheurs avec elle sont arrivés à une limite. Ils se demandent quel est le but de l'existence. Ils ont cherché la vérité. Ils ont établi des hypothèses, qu'ils ont rejetées parce que leurs observations les contredisaient. Ils ont découvert que toute vérité est relative. Quand nous cherchons la vérité en nous-mêmes, nous découvrons que nous sommes nous-mêmes relatifs. Le moi d'aujourd'hui n'est pas le moi d'hier.

Aux chercheurs parvenus à la limite, l'École de la Rose-Croix d'Or peut présenter un modèle de remplacement, un modèle d'ailleurs beaucoup plus ancien que le système de Ptolémée : il existe une réalité, hors de la nature dont nous faisons partie. Or nous pouvons toucher cette réalité en un point focal situé dans notre personnalité mais n'appartenant pas à cette personnalité. Par ce point, la réalité qui est hors de la nature et où se situe le but de notre vie, peut nous diriger suivant ses propres lignes de force, à condition que nous nous orientions vers elle, donc que nous fassions un retour en nous-mêmes.

Nous ne vous demandons pas de croire cela. Nous vous demandons simplement d'examiner cette hypothèse de façon scientifique et de la soumettre à l'épreuve de vos observations et de vos expériences. Et lorsque, par la suite, nous nous référerons au système absolu de cette réalité, qui est en nous mais ne vient pas de nous, nous pourrons peut-être écrire, à l'instar de Christian Rose-Croix : « La plus haute science est de savoir que nous ne savons rien. »

Liberté et responsabilité

Est-il possible de parler ou d'écrire sur la liberté et de démontrer réellement quelque chose en la matière, alors que le langage et l'écriture sont liés à une langue, sont l'expression d'une langue.

Une langue a une structure propre. Si on veut qu'elle soit compréhensible, il faut que les hommes qui l'utilisent comme moyen de communication en connaissent les règles grammaticales. Sans grammaire, pas de langue. Sans grammaire, pas de communication par la langue, que cette grammaire soit étudiée ou non. Imaginez que deux hommes se parlent, l'un prenant le complément d'objet direct comme sujet et l'autre l'inverse. La communication n'est alors pas possible. L'ordonnance des concepts et des fonctions, à l'intérieur d'un fait linguistique, exprime déjà une certaine philosophie, une certaine vision de la vie. Les hommes parlant une certaine langue expriment donc une certaine philosophie de la vie.

Liberté et responsabilité sont deux concepts utilisés par l'École. Mais celle-ci se sert régulièrement d'autres mots comme : vie, lumière, gnose, dialectique, amour... Ils sont non seulement habituels dans l'École, mais aussi en usage dans d'autres cercles. Or, dans l'École, ils ont peut-être acquis une signification différente, parce qu'on met en elle certains espoirs et que l'on espère secrètement que ces mots y acquerront une dimension particulière.

A vrai dire ce sont même des mots usés, nous le savons et pourtant nous ne voulons pas les abandonner. En tant qu'hommes, nous n'avons pas la liberté de nous défaire de certains mots et de certains concepts. Même si nous savons très bien que l'amour ne peut s'exprimer par des mots, nous nous disons entre nous, en nous servant de mots, que l'amour ne peut s'exprimer par des mots. Et nous devons veiller à ne pas dire, en interchangeant sujet et complément : « Les mots ne peuvent s'exprimer par l'amour ! »

Nous voulons seulement démontrer que, dans la vie en société, liberté et responsabilité sont deux concepts grammaticaux qui, dans la langue que nous parlons ensemble, en tant qu'« homme », ne doivent pas être séparés ni

interchangés sans que nous perdions notre dignité d'homme.

La dignité humaine, voilà encore un concept du même type. Un mot usé, un concept devenu platitude, parce que trop souvent lourdement foulé aux pieds. Dignité humaine et violence ne vont pas ensemble ! Celui qui prend ses responsabilités, en toute liberté, fera très attention à la manière et à l'endroit où il pose ses pieds, afin de ne pas piétiner les différents et innombrables cœurs humains dans leur diversité. Liberté et responsabilité sont les caractéristiques d'un homme digne.

Définir, diviser, étiqueter, limiter et par là enfermer et restreint de la liberté est un acte indigne d'un homme, c'est-à-dire indigne vis-à-vis des possibilités de changement de ses semblables. Un homme responsable de son état d'homme veillera attentivement à laisser lui-même à son semblable, avec grand respect, l'espace dont il a besoin pour vivre. Les limites les plus étroites dans lesquelles on puisse enfermer un homme, c'est d'« imaginer » cet homme, c'est-à-dire de projeter sur lui ses propres imaginations.

Nous en revenons ainsi à notre point de départ. Projetons-nous les uns sur les autres nos propres imaginations ? Violons-nous ainsi votre liberté et notre responsabilité ? Les mots dont nous nous servons précisément, mots usés, prononcés ou écrits dans un ordre déterminé pour se comprendre mutuellement, ne sont-ils pas les produits de notre imagination, avec lesquels nous mettons des étiquettes sur tout et limitons la vie ? L'École peut-elle prendre sur elle, en tout liberté, la responsabilité de faire quelque chose ? Nous nous parlons et nous écrivons les uns les autres dans une certaine langue. Et comme nous parlons cette langue entre nous, à chaque phrase que nous prononçons, nous confirmons l'échelle de valeur propre à cette langue. Quand nous prenons la liberté de nous parler les uns les autres, nous adoptons aussitôt cette échelle de valeur, que nous vivifions en parlant. Où est notre responsabilité et notre liberté ?

Les hommes que l'on nomme chercheurs — et l'École prend la liberté et la responsabilité de travailler pour les chercheurs — sont en général familiarisés avec un langage particulier. Lumière, liberté, sécurité, révélation, domaines subtils, devenir conscient, réalisation de soi, etc., ces mots et concepts forment ce que l'on pourrait appeler le langage des chercheurs. Ce langage implique aussi une certaine grammaire. Chaque fonction a une place déterminée. Un chercheur peut-il encore chercher en toute liberté s'il est lié à un certain langage, au langage des chercheurs ? Est-il responsable d'une recherche libre en se

servant du langage des chercheurs ? Le chercheur ne se laisse-t-il pas emporter par ses propres imaginations de chercheur ? Est-ce responsable d'agir de la sorte ?

Liberté et responsabilité !

La sentence : « Tant que tu cherches, tu ne trouveras jamais » n'est-elle pas tristement vraie ? Que cherchons-nous au juste ? Si vivre dans le monde était satisfaisant à tous points de vue, nous serions satisfaits. Qui est satisfait ne cherche pas. Chercher est se savoir en chemin vers quelque chose. Chercher est bouger. Chercher suppose que l'on a perdu. Dans cette recherche, la terminologie et la grammaire du chercheur peuvent-elles nous aider ? Ou bien ces mots et ce langage nous donnent-ils uniquement la possibilité de parler d'une expérience commune avec un autre chercheur et, par-là, nous confirmer l'un l'autre dans notre recherche ? Quelle est la responsabilité dans ce processus ? Est-on responsable quand on cherche à canaliser la pensée des uns et des autres dans certains concepts, que l'on se transmet mutuellement ? Est-on encore libre dans cette recherche ? Peut-il être question de liberté chez un chercheur ? Tant qu'il cherche ne reste-t-il pas lié à ce qu'il croit chercher ? Liberté et sujétions sont deux concepts qui ne vont pas ensemble. On ne peut pas dire que l'on soit libre de ses pensées si la matière mentale est à son tour structurée selon certains modèles.

Voici un mode de pensée : on éprouve de l'inquiétude au fond de soi-même. On tente de classer cette inquiétude. On aura mal dormi, par exemple. Mais si l'on a bien dormi et que l'inquiétude persiste, on sait qu'elle n'a rien à voir avec le sommeil. Ainsi peut-on aligner les causes possibles jusqu'au moment où l'on rencontre un autre inquiet, qui nous dit : « Tu es inquiet parce que tu es un chercheur. Un chercheur ne se sent pas chez lui dans le champ de vie terrestre, il désire trouver le Royaume. » L'inquiétude cesse alors parce que la recherche prend place dans une certaine perspective. Et dans cette perspective, il existe un moyen de faire cesser toute inquiétude. Ce moyen, c'est le retour à la maison, c'est revenir habiter dans la nature originelle véritable, ainsi qu'on le formule dans le langage de la délivrance, dans la terminologie de la délivrance. Car le langage de la délivrance appartient au langage du chercheur. Lorsque ces deux sont bien accordés l'un à l'autre, lorsque les règles grammaticales s'appliquent aux deux ou conviennent aux deux, comme le sujet et le complément d'objet direct reliés par un verbe vont — l'un avec l'autre, alors ils prennent ensemble une signification. Un sens leur est conféré. Ils ont ensemble un sens. L'inquiétude de la recherche cesse le plus souvent chez un homme lorsque sa

vie acquiert de nouveau un sens. L'inquiétude disparaît dès l'instant où l'élève trouve un maître. Élève et maître trouvent en chacun leur sens lorsqu'ils sont mis en relation l'un avec l'autre. Le sens de la recherche de l'élève est le maître.

Tout cela pour montrer comme s'entremêlent étroitement les expressions et opportunités de la vie. La liberté est pour l'homme un mot-clef. La liberté évoque énormément de choses en lui. Quand vous entendez ce mot ou dans le bouillonnement intérieur que ce concept suscite, essayez de ne pas associer ce qui s'éveille en vous à la terminologie de la recherche ou à l'enseignement de la délivrance ! C'est très difficile, surtout dans un milieu rassemblant une majorité d'hommes aux cœurs desquels bouillonne une liberté encore spontanée ou le désir de liberté. Lorsque surgit en vous le sentiment de liberté, le premier acte responsable est de briser avec le langage des chercheurs ou le langage de la délivrance. Ces deux langages dominent la plus grande partie du champ de vie qui nous est commun. Pourquoi donc notre champ de vie abonde-t-il à ce point de systèmes libérateurs ? D'abord parce que l'homme ne pourra bientôt plus vivre sur cette terre. Il espère la délivrance, il aspire à la liberté, en fait par instinct de conservation. Son désir de liberté naît parce qu'il éprouve qu'il n'est pas libre. Le désir de respirer vient quand on risque d'étouffer.

Si nous voulons, en conscience, parler entre nous, communiquer — c'est-à-dire former entre nous une communauté — alors nous devons vous dire que ce n'est pas la liberté que nous voulons entre nous. La liberté est un état qui existait avant le désir de liberté.

En général, l'homme désire la liberté uniquement après avoir fait l'expérience de n'être pas libre, et le langage du chercheur et le langage de la délivrance reflète cela. L'homme aspire à la liberté dans la servitude. Dans ce cas, être libre pour vous, c'est formuler votre situation dans un certain langage, de façon réfléchie, et, par-là, en raison de votre servitude, vouloir la changer en la formulant.

Nous vous le disons : ne vous bouleverser pas la vie parce que vous éprouvez le sentiment de ne plus pouvoir vivre ou d'être dans une impasse. Ne vous bouleversez pas la vie parce que vous avez accumulé toutes sortes de frustrations ou parce que vous avez le sentiment d'être perdu, le besoin d'ordre, l'instinct de possession, la volonté de vous agripper, la volonté de tout comprendre. Ces choses sont pour la plupart sous-entendues dans les expressions du langage des chercheurs. C'en est la grammaire sous-jacente.

Étudiez un jour cette grammaire en vous-même, de façon responsable, avec la plus intime liberté dont vous disposiez. Vous verrez alors que, en réponse à vos questions, s'effondreront beaucoup de ces systèmes libérateurs.

En fait, nous sommes de voleurs et des cambrioleurs tant que nous cherchons parce que nous sommes insatisfaits, tant que nous cherchons parce que nous sommes perdus. Nous frappons à la porte de la vie pour ne plus nous sentir perdus. La vie n'ouvre pas de porte. La vie n'a pas de porte. La vie est librement accessible à ceux qui y ont libre accès. Beaucoup se tiennent devant des portes. C'est le besoin de protection qui dresse des portes. On se protège par peur d'être attaqué. Les portes sont des voies par lesquelles il y a possibilité d'accès. Ceux qui, en eux-mêmes, prennent au sérieux ces expériences négatives, ces voies d'accès, dressent des portes. La liberté responsable n'a pas de portes. Lorsqu'il n'y a aucune porte on ne peut en forcer aucune.

On ne peut s'introduire par effraction. Un langage, le langage des chercheurs, est le plus souvent un outil permettant de s'introduire par effraction. Le cambrioleur est toujours écarté ou mis en prison. Le plus souvent, le langage des chercheurs est la panoplie du cambrioleur, grâce à laquelle on espère acquérir la liberté qu'on tente, en général, de forcer.

Une histoire : un voleur s'introduit par effraction dans la maison d'une femme sage pendant qu'elle dort. Il rassemble tous les objets de valeur, les met dans son sac et essaye de s'en aller par la porte. Mais la porte a disparu, elle est devenue invisible. Il s'assied dans l'espoir qu'elle redeviendra visible. Soudain il entend une voix qui dit : « Laisse les objets que tu as volés et vas-t'en par la porte. » Alors il pose le sac à terre et la porte redevient visible. Avisé, il repère à la craie l'emplacement de la porte et prend de nouveau son sac. La porte disparaît mais la marque sur le mur subsiste, alors il donne de la tête contre le mur. D'effroi il repose son sac et la porte réapparaît. Il reprend le sac et la porte disparaît. Il pose le sac plus près de la porte et la porte apparaît de nouveau. Par trois fois le voleur tente de passer la porte, le sac à la main tout près de la porte. Trois fois le mur le rejette. La voix dit : « La femme sage dont tu essaies de dérober les biens, dort mais son bien-aimé veille. Il ne dort pas. Ni assoupissement ni sommeil n'ont de prise sur lui. » L'homme dépose de nouveau les objets de valeur et passe la porte les mains vides.

La liberté est de ne rien avoir dans les mains, c'est ne rien retenir dans ses mains, c'est passer les portes ouvertes les mains vides. Les portés s'ouvrent lorsque l'on

abandonne aux saints, aux sages, aux maîtres ou aux dieux les objets de valeur qu'on leur a volés.

Qu'est-ce que voler dans ce contexte ? C'est désirer des choses qui sont belles, nobles, louables et qui se trouvent dans la demeure d'un autre, donc les fruits, les signes, l'état de conscience d'un autre, sans avoir soi-même parcouru le chemin. C'est souvent un danger pour le chercheur, C'est un danger pour les hommes familiarisés avec l'enseignement de la délivrance. Ils en adoptent les expressions, ils en connaissent les règles grammaticales, ils voient les rapports mutuels des concepts, mais ce n'est pas leur langue.

Celui qui, avec le cœur, avec le sang, avec ce qui fut avant son cœur, avec ce qui fut avant son sang, espère trouver la liberté, devenir la liberté, celui-là doit assumer la responsabilité, avec une honnêteté sans faille, de découvrir sous toutes ses faces le jeu du langage qui se parle en lui. Sans pitié, il doit examiner en lui-même si ses mains, ses actes sont gratuits. Si ce n'est pas le cas, il reste debout devant le mur quelque effort qu'il fasse.

Cette liberté et cette responsabilité, c'est attacher la rose à la croix. La rose est la liberté, la croix est la responsabilité. La rose est présente dans votre microcosme depuis bien avant votre naissance. Formez alors la croix, afin que les deux ne fassent qu'un : Rose-Croix.

Du champ de travail

Un nouveau centre à Malaga en Espagne

À Malaga, ville immense de plus d'un demi-million d'habitants, un nouveau chantier de travail, un centre et son temple, a été consacré le 25 mars 1 985. Dans cette ville bruyante et tumultueuse du sud de l'Espagne, ce nouveau foyer de l'École de la Rose-Croix d'Or est comme une oasis dans le désert de la vie dialectique orageuse qui, ici plus encore qu'ailleurs, porte fortement la marque de l'activité de l'instinct de conservation et de la lutte pour l'existence. Le nouveau bâtiment est situé dans une rue tranquille, au pied d'une colline boisée. Quand il se trouva libre, il était en très mauvais état et un travail immense a été effectué pour le transformer et en faire un centre magnifique. Tel est le témoignage d'un groupe de travailleurs fidèles et persévérants d'une lointaine partie de l'Espagne.

A cette consécration assistaient des représentants d'autres centres espagnols et des élèves de Suisse et de Hollande. Des témoignages de sympathie parvinrent d'un grand nombre d'autres centres. Le groupe se montra plein d'enthousiasme et d'espoir en cette heure importante pour lui, et la force libérée à l'occasion de cet événement sera certainement une bénédiction pour le grand travail effectué dans cette partie de l'Espagne.